



BANQUE FEDERALE (Société anonyme) LA CHAUX-DE-FONDS

COURS DES CHANGES, le 9 Nov. 1899. Nos sommes aujourd'hui, sauf variations importantes, acheteurs en compte-courant, ou au comptant, moins 1/2 % de commission, de papier bancaire sur:

Table of exchange rates for various countries including France, London, Germany, Italy, Belgium, Amsterdam, Rotterdam, Vienna, New-York, and Suisse.

Changeement de domicile Vins fins d'Espagne et Spiritueux PAUL PEYTREQUIN A partir du 11 novembre, mon bureau sera transféré 14065-5 RUE NEUVE 9, 2me étage

A LOUER pour le 1er Mai 1900, un bel ATELIER de 50 mètres carrés, bien exposé, avec bureau, eau, gaz, électricité; conviendrait bien pour mécanicien. — Pour tous renseignements, s'adresser rue du Nord 63, au sous-sol, de 9 à 10 h. du matin. 14008 2

MODES. Chapeaux garnis p' Dames et Fillettes. Chapeaux non garnis. Fleurs, Plumes, Rubans, Velours, Peluches. Aigrettes, Boucles. Fournitures pour Modistes. Spécialité d'Articles genre bon courant. Grand choix. — Prix avantageux. Au Grand Bazar du Panier Fleuri.

Banque Commerciale Neuchâteloise

Capital social: 4,000,000 fr.

Ensuite d'une décision de notre Conseil d'Administration, nous payons les taux d'intérêt suivants sur les Bons de Dépôts délivrés à nos caisses dès ce jour:

- 2 1/2 % l'an sur Bons de Dépôt, à 30 jours de vue.
3 1/2 % l'an sur Bons de Dépôt, à 3, 6 et 12 mois de date.
4 % l'an sur Bons de Dépôt, à 3 ans (avec remboursement facultatif de la Banque dès l'expiration de la troisième année.

NEUCHÂTEL, le 12 Octobre 1899. H-10025-N 12801-1

LA DIRECTION.

AU LOUVRE

4, Rue de la Ronde, 4 LA CHAUX-DE-FONDS (A côté de la Boucherie Sociale)

Le soussigné a l'honneur d'annoncer à son honorable clientèle et au public en général, que ses magasins sont au grand complet.

- Aperçu de quelques prix: Lit complet fr. 90, Commode 4 tiroirs fr. 28, Chaises en Jono > 5, Armoire à glace > 140, Canapé > 29, Table de nuit noyer > 12, Lavabos avec marbre > 22, Table de nuit noyer, marbre > 14.

Grand facilité de paiement Se recommande, Jacques MEYER. 4, Rue de la Ronde, 4 Chaux-de-Fonds

CHANGEMENT DE DOMICILE Vins et Spiritueux Eugène FIER

A partir du 11 Novembre, le BUREAU et le MAGASIN seront transférés 9, RUE DU PARC 9. Vente à l'emporté. Vins rouges et blancs du pays et de l'étranger, en fûts et en bouteilles. Arbois, Maçon, Beaujolais, Bourgogne, Bordeaux. Grands crus de Bourgogne, Santenay, Fleurie, Pommard, Nuits, Volnay, Corton, Chambertin. Neuchâtel blanc et rouge, Fendant du Valais, Dôle de Sion, Hallauer. Asti mousseux Cinzano, bouché comme le Champagne. Champagnes Mauler et Moët & Chandon. Vermouth suisse et Turin-Cinzano. — Absinthe. Eau-de-vie de marc de l'Ecole de Viticulture. Lie de ma distillation. — Cognac français, Rhum Jamaïque. Eau-de-cerises de la Béroche. Bitter Denner. Malaga. Madère de l'île. Marsala. Ingham ext. vierge. Porto. Sirops et liqueurs douces. Grande Chartreuse du Couvent. LIQUEURS surfines de Hollande. Vinaigre pur vin. Huiles d'olives. La COLLE liquide Le Page sert à cimenter et à recoller le verre, la porcelaine, les meubles, etc. Très résistante. — Se vend 60 centimes le flacon, avec le pinceau. PAPETERIE A. COURVOISIER, Place du Marché.

A LA VILLE DE RIO

19 - Rue Daniel-Jean Richard - 19 (Maison VOGEL, confiseur-pâtissier)

LA CHAUX-DE-FONDS Maison spéciale pour la vente des Cafés rôtis et verts

Table with coffee prices: Aperçu de quelques prix de cafés rôtis: Ordinaire, le demi-kilo fr. 0.50, Superfin, le demi-kilo fr. 1.05, Bon courant, > 0.70, Favori, > 1.20, Fin, > 0.80, Supérieur, > 1.30, Extra fin, > 0.90, Bienvenu, > 1.45, Recommandé, > 0.95, Le Café Manne, > 1.60, Le Gourmet, > 1.85.

Boucherie-Charcuterie EDOUARD SCHNEIDER Rue du Soleil 4

Dès aujourd'hui on vendra BŒUF 1re qualité, 70 et 75 ct. le demi-kilo. 12165-85 Choucroute et Souris à 30 ct. le kilo. Beau gros Veau 1re qualité, à 80 c. le demi-kilo. Jeune Mouton 1re qualité, à 70 et 85 c. le demi-kilo. Porc frais, 85 c.; salé, 90 c.; fumé, 1 fr. le demi-kilo. Cervelas. - Gendarmes. - Viennois. Tous les jours beau choix de Lapins frais à 80 ct. le demi-kilo. TÉLÉPHONE

MONTRES égrenées en tous genres, fabriquées spécialement pour le détail. — Garantie. — Prix modérés. — Chez 14056-42 M. GUSTAVE PERRENOUD Rue du Temple Allemand 59 La Chaux-de-Fonds.

GÉRANCE Une personne d'âge mûr, connaissant bien la population de la Chaux-de-Fonds, désire obtenir la gérance de deux ou trois immeubles bien situés, dont elle s'occuperait très activement. Références de 6 à 8 h. du soir, rue des Terreaux 9, au 2me étage, à gauche. 13611-6

Attention! A louer pour y habiter toute l'année ou pour séjour d'été, la petite MAISON de la propriété du Crêt-Rossel. Cet immeuble renferme deux grandes pièces et une véranda au rez-de-chaussée, 3 chambres et cuisine au premier étage, belle cave, plusieurs chambres hautes et bûcher. Jouissance d'un jardin avec pavillon et d'un beau parc. Pour visiter et traiter, s'adresser à M. Alfred GUYOT, gérant d'immeubles, rue du Parc 75. 14007-4

A LOUER pour tout de suite plusieurs grandes CAVES d'un abord facile et situées à proximité de la Gare. 13932-3 S'adresser au notaire A. Bersot, rue Léopold Robert 4.

Terminages On offre de faire à domicile des terminages de pièces compliquées soignées. Déposer les offres sous les initiales A. A. P. 13955, au bureau de L'IMPARTIAL, 13955-2. Tourbe Toujours en remise GARE DU GRENIER, bonne tourbe brune et noire. S'adresser au concierge des Prisons. 13967-10

Modes Modèles de Paris Une première ouvrière est engagée pour la Mode soignée. 1603-80 Toujours un grand choix de CAPOTES et CHAPEAUX garnis FEUTRES toutes formes, bonne qualité, dep. 1 fr. 20. Aigrettes. Plumes. Velours. Peluches. Agrafes, etc. Fournitures pour Modistes. Au BAZAR NEUCHATELOIS Sous-Vêtements. - Spencers. Escompte 3 %.

LA SŒUR DU MORT

PAR Pierre DAX

Si le voyage avait été entrepris, c'était pour agir; il fallait agir. Louis et elle, chacun de leur côté, ne devaient reculer devant rien. Armande avait remarqué qu'une des maisons d'en face s'élevait de beaucoup au-dessus des autres. De là, le regard devait plonger sur les bâtiments de torture morale. Il fallait qu'elle y parvint. Elle enfila un couloir sombre, gris, froid, comme il y en a beaucoup dans la vieille ville, et vit, accrochées, des boîtes aux lettres avec des noms. Elle les lut et prit l'escalier. Quel prétexte trouver pour s'introduire dans le logement du quatrième? Lentement elle monta. Une femme de ménage tapait des carpettes sur le palier du premier. — Pourriez-vous me dire, madame, si c'est au quatrième ou au troisième que demeure madame Charron? — C'est au quatrième. Armande le savait, mais la figure avenante, ouverte de l'Auvergnate lui fit supposer qu'elle obtiendrait d'elle quelques renseignements.

Elle continua: — La trouverai-je? — Sûrement. Depuis que son enfant est malade, elle ne s'absente pas... Et c'est grand dommage, parce que c'est une petite femme qui a grand besoin de ses journées pour vivre. Armande s'intéressait. — Y a-t-il longtemps que l'enfant est souffrant? — Beaucoup trop... beaucoup trop... une grande et longue quinzaine... Le bon Dieu devrait envoyer les maladies chez les riches qui ont le temps de les soigner, et non pas chez les pauvres qui n'ont ni le loisir, ni l'argent qu'exigent les alitement... Surtout chez des pauvres qui se laisseraient mourir de faim plutôt que de tendre la main, ajouta-t-elle. — Mme Charron en serait-elle là? — Je n'en sais rien, ma bonne petite dame. C'est difficile de savoir ce qui se passe chez les autres. D'après moi, si l'y a là-haut la propriété, l'abondance doit manquer. Une vieille mère à nourrir, un enfant à soigner et l'absence de rentes... tout ça donne à réfléchir... Voulez-vous que je vous y conduise, madame? — Non, merci. Armande continua son ascension. Les renseignements obtenus étaient suffisants pour faciliter son entrée. Postée contre la rampe en pierre, la femme de ménage écoutait s'éloigner la voyageuse. — Vous y êtes, madame, cria-t-elle. — Dans l'obscurité, Armande ne vit pas le cordon de la sonnette. Elle frappa. — Sonnez, madame, sonnez, conseilla d'en bas la mégère attentionnée. Elle ne vous entendrait pas... Le cordon est à gauche. — Merci, dit Armande, qui exécuta l'avis. A peine la sonnette avait-elle résonné que la porte s'ouvrit. — Madame Charron, s'il vous plaît? — C'est moi, madame. Mlle Engilbert la fixa. — Mme Charron, la mince, fluette et mignonne personne qui était devant elle. Allons donc!... — Mère, cette petite créature dont les yeux d'enfant la regardaient, étonnée elle-même de l'étonnement qu'elle causait. — Je veux parler de Mme Charron qui... va... à ses journées. — C'est moi, madame.

La visiteuse entra dans une pièce qui devait servir de salle à manger et de chambre à coucher. — Je vous demande pardon de mon insistance, mais vous avez l'air si jeune... j'avais peine à croire... — Que j'étais mariée et que j'avais un enfant?... C'est pourtant la vérité. Veuillez vous asseoir. Armande prit la chaise que la jeune femme lui montrait et l'approcha de la fenêtre. — J'ouvriai, si madame le désire. C'est très haut chez moi: il fait chaud aujourd'hui. — Je ne demande pas mieux, répondit Armande en relevant son voile... si toutefois l'air ne doit déranger personne. La petite femme se leva et Armande eut devant elle toute une ligne de fenêtres sombres garnies de barreaux. — C'est la prison, dit-elle en pâlisant. — Oui, madame, ce n'est pas très gai, mais nous y sommes habitués... — Voyez-vous les prisonniers? — Quelquefois. Armande se leva. Elle plongea ses yeux dans l'obscurité des fenêtres. Elle ne voyait personne. — Sont-ils nombreux, en ce moment, les malheureux qui vivent là, demanda Armande, qui avait grand-peine à ne pas manifester son émotion. — A Clermont, ils ne manquent pas. Quelquefois, ils n'y sont que de passage: une étape, avant d'aller à Riom, pour les assises... Mais, c'est pour les grandes causes, Riom... Armande tressaillit. Jacques pouvait être à Riom! — Heureusement que les grandes causes sont rares, soupira-t-elle. — Rares!... Pas tant que ça!... Madame est assurément au courant de cette mystérieuse affaire qui passionne tout le pays!... Armande s'assit, très lasse. Les yeux agrandis, elle questionna: — L'affaire de Royat? — Oui, madame. — J'en sais très peu de choses... J'arrive de voyage... Les avis sont, je crois, très partagés. — Bien sûr qu'ils sont partagés... Ce qu'on ne peut nier, pourtant, c'est qu'il y a un mort, c'est qu'il y a un prisonnier. — Hélas!... hélas!... Oui, c'est affreux, épouvantable!... gémit Armande. Après un silence, elle hasarda:

— Que dit le public? — Madame, le public ne sait rien. L'instruction se poursuit. On prétend que l'arrestation de M. Farjol a eu lieu après une lettre anonyme qu'a reçue le Parquet. — Une lettre anonyme!... répéta Armande terrifiée. — Oui, madame. C'est ignoble! — Oh! oui, c'est ignoble, ces choses-là!... Et pourtant qu'il y en a, de par le monde, des coquins et des canailles qui n'ont pas le courage de leurs écrits. — Une lettre anonyme!... L'arrestation a-t-elle eu lieu sans bruit, questionna-t-elle anéantie?... — Oui. Ils ont usé de ménagements... Vous savez, madame, c'était un Monsieur, c'est pour ça qu'ils ont agi à la douce... Il faut dire qu'on ne lui connaissait pas d'ennemis. Chacun est à se demander qui a pu commettre la lâcheté de la lettre. Car enfin, si ce n'est pas lui qui a tué le baigneur!... Un ours, à ce qu'on dit, que cet étranger!... Il est vrai que c'était pas un motif pour l'assommer... Armande se cramponnait à l'espagnolette de la fenêtre. En arrivant dans le modeste appartement, elle n'avait pas cru souffrir les douleurs qu'elle endurait. Elle détourna la conversation. — J'étais venue, madame, pour vous demander de travailler pour moi. — C'est-il pressé? — Non. Si vous ne pouvez vous acquitter de la besogne en ce moment, je vous donnerai une adresse où vous m'enverrez le travail, une fois fait. — La maladie de mon petit garçon absorbe tout mon temps; je ne puis le quitter. — Qu'a-t-il? — Une rougeole très forte, très forte. Oh! que le bon Dieu me le laisse... Je n'ai que lui... que lui... madame!... — Et son père? demanda Armande timidement. La jeune femme rougit. La visiteuse regretta sa question. (A suivre)









comme dégagé vis-à-vis d'elle. Henriette est très bonne et très faible. Elle a le mépris de l'argent. Elle a raison. L'argent ne vaut pas la terrible vie que j'ai menée pour le conquérir. Cependant, c'est l'indépendance absolue pour elle, et plus que cela, c'est le moyen de rendre heureux, autour d'elle, avec discernement, tous les pauvres gens dans la peine. Vous veillerez à ce qu'elle ne s'écarte point de cette ligne de conduite.

— Je vous le jure Marchmont.

— Merci. J'ai confiance en vous. Et voilà pourquoi, lorsque votre tutelle finira, je vous prie de rester quand même auprès d'elle comme un père. Je mourrais trop malheureux si je savais que bientôt vous la laisseriez seule.

— Je vous le jure encore.

— Bien, bien.

Marchmont fit comme il l'avait dit et Kérandal fut investi de tous les pouvoirs qui lui conféraient la tutelle d'Henriette.

Lorsque le mineur mourut, il tendit une main à sa fille en larmes et, lui désignant Kérandal :

— Aimez-le, ma fille, c'est lui qui me remplace auprès de vous.

Il tendit ensuite sa main à Kérandal :

— Aimez-la. Vous n'avez pas d'enfant. Qu'elle soit votre fille.

Et il mourut.

Certes, Kérandal, en jurant d'aimer la jeune fille, n'avait pas trompé le vieillard moribond.

Depuis longtemps il l'aimait, d'un amour violent, fougueux, un de ces amours où l'homme semble concentrer tout ce qui lui reste de force et d'ardeur, comme s'il voulait profiter de ses dernières belles années avant de devenir vieillard.

Un amour d'autant plus redoutable pour Henriette non prévenue et livrée à lui sans défense, que Kérandal, il l'avait prouvé, n'avait guère de scrupules et n'hésitait guère devant les moyens à employer pour arriver à son but.

Il ne resta pas longtemps à Wynberg.

Bien qu'il n'y fût pas le seul aventurier de son espèce, et bien que la fortune acquise, en ces pays aux mœurs rudes, couvrit toutes les fautes commises, il ne se sentait pas à l'aise et il aspirait au moment où, dans une société où il serait moins connu, il pourrait vivre plus librement, tout aux fantaisies que la misère autrefois lui avait refusées et qui lui étaient permises maintenant.

Henriette ne fit, du reste, aucune objection.

Maintenant que son père n'existait plus, peu lui importait de demeurer plus longtemps en ce pays qui n'était pas le sien, pas plus que n'étaient sa patrie toutes les nations ou l'humeur paternelle vagabonde l'avait emmenée dès sa plus tendre enfance.

Lorsque Kérandal parla de France et de Paris, elle consentit, car Paris exerce son attrait sur toutes les femmes.

Médéric régla donc toutes ses affaires de la succession de Marchmont, laissant au Cap des administrateurs sérieux des deux mines, du reste florissantes et dont les ingénieurs avaient évalué la production d'or régulière pendant une quinzaine d'années.

Puis, ils s'embarquèrent.

A Paris, Médéric acheta un hôtel avenue Victor-Hugo en même temps qu'il envoyait à Kerhermeau un archi-

tecte avec des plans étudiés et préparés par lui-même pour y reconstruire le château de Kérandal sur son ancien emplacement et d'après les plans anciens.

Rien ne lui était plus facile, à Paris, que de se mêler à la colonie américaine et anglaise ; il en connaissait plusieurs membres influents auxquels, dans le Transvaal, il avait eu l'occasion de rendre service.

Beaucoup de portes lui furent ouvertes. La grande fortune d'Henriette la fit bientôt connaître et rechercher, autant, il faut bien le dire, que sa beauté extraordinaire et que sa grâce.

Mais, malheureusement pour la tranquillité et pour les projets de Kérandal, la jeune fille ne pensait ni à l'amour ni au mariage.

Kérandal remplissait scrupuleusement son devoir de tuteur.

Son devoir, en cela, s'alliait à son plaisir, car il ne quittait pas Henriette, l'accompagnant partout, la suivant comme son ombre, torturé par la passion qui le dévorait.

Il n'avait pas encore osé faire d'allusion, même lointaine, à cet amour. Il préférait conduire son intrigue en sourdine, réussir par la ruse, avant d'employer au besoin la violence.

Et il se bornait à surveiller étroitement ce cœur de jeune fille, et à l'empêcher de s'allumer à la flamme d'amour.

C'est ainsi que nous l'avons retrouvé à la fête de charité.

La rencontre de Jean et de Yannick n'avait pas été sans le troubler profondément.

Certes, il n'avait pas perdu le souvenir du passé.

Mais ce passé, il le croyait si bien mort pour lui.

Il n'avait jamais redouté de voir se relever contre lui et devenir menaçant : Jean, Yannick, Nelly, Pascaline, et le terrible et rude Breton inaccessible à la pitié, Le Gonnect, tout cela était si loin ! Vingt-quatre ans, déjà, depuis ces événements ! Qu'étaient-ils devenus ? Il ne se l'était même pas demandé !

Et voilà que, soudainement, le passé reparaisait !

Il n'éprouva point de remords.

Son âme était fermée à un pareil sentiment.

Et pourtant, lorsqu'il reconnut Jean et Yannick, lorsque le regard de son œil unique suivit le départ de ce dernier, il y eut, au fond de cette âme, non point peut-être une émotion, mais comme un instant de vague inquiétude.

C'est qu'il n'avait autrefois laissé qu'un enfant, un petit être inerte, qui n'avait encore ni paroles, ni raison, et que soudain, par un coup de baguette magique, il venait de retrouver un homme au regard clair et droit, au front intelligent, à l'allure sérieuse, et cet homme était de sa chair et de son sang, à lui, Médéric...

Et cela lui sembla confusément redoutable.

C'était une pensée et une force rivales qui pouvaient se heurter à sa propre pensée, à sa propre force.

Il se rassura toutefois pour l'avenir.

N'avait-il pas entre les mains toute une puissance à laquelle rien ne résiste : l'or ?

(A suivre.)

# LA LECTURE DES FAMILLES

## FEUILLETON

DE

### L'IMPARTIAL

JOURNAL QUOTIDIEN ET FEUILLE D'ANNONCES, PARAISSANT A LA CHAUX-DE-FONDS

Prix d'abonnement : Un an, fr. 10 ; six mois, fr. 5 ; trois mois, fr. 2.50

## Mademoiselle Guignol

PAR

JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

### Jean qui pleure et Jean qui rit

Ce fut à la suite de ces exactions que les mineurs durent aviser.

Blessé trois fois dans des guet-apens, et laissé pour mort, Kérandal était revenu à la vie, comme s'il avait été vraiment invulnérable. Pour beaucoup la terreur qu'il inspirait dans tout le pays des diamants commençait à devenir superstitieuse.

Dès lors, voici ce dont convinrent les mineurs :

Aussitôt qu'il était bien établi qu'une mine venait d'être découverte, les mineurs nommèrent un comité chargé de rendre la justice et de prononcer sur toutes questions de propriété et de travail. Ce Comité élaborait un règlement qui déterminait dans quelle occasion et pour quelles causes un claim pouvait être considéré comme abandonné. Tout claim était supposé abandonné lorsqu'il n'était pas travaillé pendant trois jours entiers. Le premier venu pouvait alors s'en emparer. Ce premier délai de trois jours fut augmenté ensuite pour faire la part de la maladie ou de toute autre cause indépendante de la volonté du mineur.

Ainsi traqué de toutes parts, car cette législation était dirigée surtout contre lui et la bande d'aventuriers dont il était le chef reconnu, Kérandal eut une vie très difficile.

Mais il ne se découragea pas ; il était homme de ressources et ces contrées neuves offrent un champ libre à toutes les imaginations pareilles à la sienne.

Un grand nombre de Cafres étaient occupés aux mines ; quelques-uns mêmes, — au début, — avaient acheté des claims ; les Cafres sont voleurs et beaucoup de diamants disparaissaient des mines sans qu'on pût soupçonner, pendant longtemps, quel était le receleur qui se

chargeait de les écouler. Il était impossible d'accuser les Cafres ouvriers, car les diamants volés par eux, étaient remis aux Cafres libres, et rien de plus naturel que ceux-ci prétendissent les avoir trouvés dans leurs propres claims. En réalité ils étaient les premiers receleurs, Kérandal le second.

Cela dura jusqu'au jour où il fut interdit aux Cafres d'acheter et de posséder des claims ; on avait reconnu, enfin, que s'il en était autrement, si un seul Cafre pouvait posséder légalement un diamant, il préviendrait le receleur général et sous prétexte de vendre ce qui lui appartenait, il écoulait le produit de tous les vols.

Le recelage étant devenu impossible, Kérandal se fit pourvoyeur des mines.

Au fur et à mesure que les terrains s'agrandissaient et que les mines devenaient plus profondes, l'ouvrage plus pénible et plus lent, les ouvriers manquaient.

Kérandal fit le recrutement des ouvriers noirs parmi toutes les peuplades de l'Afrique australe ; il amena jusqu'aux rives du Waal le Cafre, le Zoulou, le Betchouane, le Griqua, le Matabélé, allant chercher les mineurs robustes et résistants jusqu'aux bords du Zambèze.

Tous ces expédients avaient commencé la fortune de Kérandal.

Il finit par s'établir à Kimberley, en licenciant les aventuriers qui lui avaient obéi pendant quelques années et qui, du reste, continuèrent pour leur compte personnel leurs expéditions au moins étranges.

Et, peu à peu, il devint à Kimberley l'âme même d'une association secrète de gens qui ne vivaient que du trafic clandestin des diamants volés à la *Du Toit's Pan Mine*, à la *De Beers* et à la *Kimberley Mine*.

Si secrète qu'elle fût, cette association, pourtant, finit par être connue de la police locale, et quand les journaux en parlaient ou que quelqu'un de ses membres passait en justice, ils ne manquaient pas de faire suivre son nom de trois initiales cabalistiques *I. D. B.* — Ce fut presque une profession avouée que celle d'*Illicit Diamond Buyer*, d'acheteur de diamants volés, payés à vil prix et revendus très cher.

Contre cette association devenue en quelques mois très puissante et fonctionnant régulièrement, le gouvernement essaya de lutter, opposant la ruse à la ruse.

Un bureau spécial, le *Detective office*, enregistrait tous les diamants sortis de la mine et toutes les ventes dont les diamants étaient l'objet jusqu'au jour où ils quittaient un port de la colonie. Tout diamant non enregistré passe pour volé. Le possesseur doit justifier de son acquisition. S'il ne le peut, c'est un *I. D. B.* Le gouvernement inventa



contre les *I. D. B.* et contre Kérandal un système de répression extraordinaire, tribunaux spéciaux, procédure spéciale, police spéciale, disposant d'étranges pouvoirs inquisiteurs presque illimités.

Il ne vint pas à bout d'empêcher la fraude et l'imagination fertile des *I. D. B.* résista victorieusement à toute la police.

Kérandal se tenait à l'arrière-plan et se contentait d'être le bailleur de fonds de cette société singulière, organisée par lui. On était bien sûr de sa complicité, la police avait l'œil sur lui, mais il avait été impossible de le prendre sur le fait.

Son influence grandissait tous les jours, en même temps que grandissait sa fortune, poussée sur la fortune des autres.

On le considérait, malgré tout, et en dépit de ses anciennes aventures, et des soupçons qui, présentement, pesaient sur lui, comme un gentleman très respectable, auquel la colonie était pour un peu redevable de son extension et qui, jadis, avait puissamment aidé les mines par le recrutement des ouvriers noirs.

L'ambition avouée de Kérandal était de se faire élire membre du Parlement de la colonie.

Il s'y préparait depuis longtemps, il savait qu'il aurait beaucoup de chances et il attendait avec confiance les prochaines élections.

Au-dessous de Kérandal, chef incontesté des *I. D. B.*, il y avait l'intermédiaire qui vendait en détail la marchandise volée, tenant un magasin ostensiblement, en spéculant.

Au-dessous de cet intermédiaire il y avait le courtier indigène.

Parfois le courtier est libre, parfois il travaille aux mines. Libre ou non, le rôle du courtier est d'exciter les Cafres et les ouvriers noirs au vol, de les encourager, de leur en faciliter les moyens, s'il est possible.

Enfin au-dessous des courtiers, les Cafres voleurs.

Lorsqu'un vol est découvert, il est rare que des preuves puissent être accumulées contre le courtier, ou contre l'intermédiaire, ou contre le chef des *I. D. B.*

Ceux-ci restent insoupçonnés.

Le chef continue d'être respecté et de préparer son élection.

Intermédiaires et courtiers en sont quittes pour préparer plus soigneusement un autre vol.

Mais le Cafre, toujours, s'en va grossir l'armée des convicts.

C'est le Cafre qui paye.

Médéric Kérandal continua ce genre d'industrie jusqu'en 1885.

Ce fut cette année-là qu'un fermier du nom d'Harry Strüben découvrit par hasard des gisements aurifères considérables dans les contrées situées sur la ligne du partage des eaux des deux grandes rivières formant les limites du Transvaal, le Limpopo au Nord, le Vaal au Sud, et dont la direction est à peu près de l'Est à l'Ouest : le *Witwatersrand* allait bientôt devenir aussi célèbre que la Californie et attirer une affluence énorme de population, éclipsant d'un coup et pour jamais le *Rush* formidable des mines de Kimberley,

En 1886, *Witwatersrand* — la *Rangée de l'eau blanche* — était érigée par le gouvernement du Transvaal en district minier et cinq années après, à peine, une ville s'était élevée, avec ses chemins de fer, ses monuments, ses

églises, ses maisons de campagne aux alentours, ses tramway, ses hôtels, ses larges rues géométriquement alignées, ses boulevards, son éclairage au gaz, Johannesburg, dont on ne trouve même pas le nom sur les cartes de 1887, qui compte aujourd'hui cinquante mille âmes et qui, dans cinq ans, en comptera deux cent mille.

Kérandal qui, déjà, à cette époque, disposait de capitaux considérables, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette découverte.

Il abandonna Kimberley et les *I. D. B.* et se rendit dans la *Witwatersrand*, acheta de la terre, eut la chance de tomber sur des dépôts aurifères d'une régularité extrême.

Il engagea des centaines de Cafres, fit venir des machines sur des chariots à bœufs sans attendre la construction du chemin de fer commencé, employa les meilleurs procédés d'exploitation, appliquant les méthodes les plus nouvelles pour le traitement du minerai. Il fut le premier qui appliqua le traitement chimique du minerai par le cyanite de potassium et par la chlorination. A l'aide de ce procédé aussi simple qu'ingénieux, il récupéra une notable partie de l'or que l'on perdait autrefois. Le succès aidait ses efforts, centuplait son audace, agrandissait le champ de ses tentatives.

Maintenant, des usines s'élevaient sur son terrain. Des batteries, armées d'énormes pilons actionnés par la vapeur, tombaient, et retombaient sur le quartz aurifère — le *banket* — qu'elles pulvérisaient dans les batteries; des nappes d'eau chargées d'or roulaient sur des plaques de cuivre; dans ses laboratoires, sous l'action chimique du cyanite de potassium, l'or se déposait sous forme de poudre noire brillante. Et dans les ateliers de chlorination, le minerai, brûlé dans les fournaies, passait par une série de manipulations dont il sortait sous forme de chlorite d'or. C'était de l'or, enfin, l'or convoité, l'or qui fait vivre, l'or qui fait mourir.

Il n'eut plus qu'à diriger ses travailleurs.

Il voyait tous les jours grossir sa fortune au fur et à mesure que les capitaux d'Europe affluaient vers le Transvaal.

Et il entrevoyait enfin le moment où il allait pouvoir réaliser le rêve fait depuis si longtemps : reparaitre en France, non point misérable et besogneux comme il était autrefois, mais riche à millions.

Mais alors que déjà il préparait son voyage, un événement inattendu le retarda pour quelques mois.

Et lorsqu'il partit enfin, il ne partit point seul.

Une jeune fille, Henriette Marchmont, l'accompagnait.

Nous allons dire en quelques mots ce qu'était Henriette et nous reprendrons alors notre récit.

Presque en même temps que lui était venu s'établir dans la montagne un vieux mineur californien, Marchmont, qui vivait solitaire, ne fréquentant personne, un de ces amoureux de la solitude comme on en rencontre souvent dans ces vastes contrées.

Pourquoi s'était-il arrêté là, plutôt que partout ailleurs ?

C'était quelques mois à peine après la découverte des premiers terrains aurifères.

Il était passé par hasard dans une déclivité de la montagne où il avait eu remarquer un affleurement de quartz. Celui-ci ne contenait presque point d'or, mais le mineur avait trop d'expérience pour ne pas juger à diffé-

rents indices, que plus bas il devait s'en trouver davantage.

Il garda le secret, personne ne se douta de sa découverte.

Mais bientôt, deux ou trois mois après, arrivèrent auprès de lui un homme à peu près de son âge, nommé Parker, et une toute jeune enfant, Henriette.

Parker avait été l'associé de Marchmont dans les Montagnes Rocheuses, puis plus tard, en Australie, partout où l'or était signalé.

Et ni l'un ni l'autre n'avait fait fortune.

Mais cette fois Marchmont espérait.

Quand son associé fut auprès de lui, ils se mirent à l'œuvre, construisirent tout d'abord un *log-house* pour s'abriter et abriter la petite Henriette. Cette maison en terre et en planches, qui méritait bien plutôt le nom de hutte, avait quatre mètres de côté. A l'intérieur pas d'autres meubles qu'une table, deux bancs; sur la terre nue, des couvertures, jetées pêle-mêle, constituaient tout le matériel de literie.

La cuisine se faisait en plein air, quand on faisait de la cuisine, car les deux hommes et l'enfant vivaient de conserves.

Puis, l'abri construit, — en attendant son associé Parker, Marchmont avait couché à la belle étoile, déshabitué du lit depuis de longues années, — ils se consacrèrent au percement de la mine. Marchmont et Parker furent d'avis qu'ils perdraient beaucoup de temps s'ils voulaient suivre la veine au moyen d'un puits. Ils allèrent la rejoindre par un tunnel creusé plus bas.

Ils étaient en pleine solitude.

Aucun mineur n'était encore venu jusqu'à eux.

Ils travaillèrent ainsi en secret pendant sept ou huit mois.

Au bout de ce temps, ils avaient creusé soixante-dix pieds de terrain.

Et ils n'avaient pas trouvé d'or!

Tout était à recommencer, car en continuant dans cette direction, ils auraient pu percer la montagne de part en part sans arriver au moindre résultat.

La veine s'infléchissait dans une direction opposée.

Ils recommencèrent plus bas.

Et le travail, travail de géant, — dura une année encore, une année de désespoir et de découragement, pendant laquelle ils pouvaient se répéter à toute heure du jour, devant l'inutilité de leurs efforts, qu'ils s'étaient trompés et que toute cette besogne gigantesque était perdue.

Ils avaient creusé plus de cent cinquante pieds.

Enfin un jour, ils se heurtèrent au filon.

Mais ce filon était pauvre; l'or y était rare.

Ils se remirent à l'œuvre avec acharnement, creusèrent un puits, et se trouvèrent enfin en face de la mine.

Dès lors, c'était fini.

Ils tenaient leur fortune, rapide, énorme.

Les capitalistes, dont ils avaient besoin, furent aisément trouvés et Kérandal leur aida un des premiers, en prélevant une part convenue du bénéfice. Bientôt la vallée fut peuplée et bruyante et Marchmont-Mine devint un des centres les plus riches de la province de l'or.

Presque tous les mineurs ont débuté ainsi.

Certes, ils ont été aidés par le hasard!

Mais que de peine, que de courage, que de dépense de forces et d'énergie le succès ne représente-t-il pas!

Et que de vies englouties, brisées, fauchées dans la fleur, au milieu des découragements et des désespérances!

Des relations s'établirent bientôt — qui devinrent comme nous l'avons dit, des relations d'affaires — entre Marchmont et Kérandal.

Parker ne jouit pas longtemps de la fortune enfin conquise.

Il avait travaillé trop durement et trop longtemps pour l'obtenir: quand elle était venue, elle l'avait trouvé sans force, presque sans souffle.

Comme il n'avait aucune famille, il légua, en mourant, à Henriette Marchmont, le droit qu'il possédait sur la mine de son père et qui était de près de la moitié.

Marchmont survécut à son associé pendant une dizaine d'années encore.

Il avait envoyé Henriette en pension au Cap et bientôt il avait abandonné la mine à ses ingénieurs pour aller vivre auprès d'elle et se reposer.

Kérandal l'imita.

Et Marchmont était à peine installé au Cap que Kérandal y arrivait, achetait un hôtel superbe, hors de la ville, à Wynberg, où Marchmont avait lui-même sa résidence. Wynberg, — la *Montagne des Vignes*, n'est qu'à quarante minutes du chemin de fer de la capitale et c'est là que résident la plupart des notabilités du monde politique, commercial, judiciaire et financier. Wynberg est une sorte de vaste terrasse couverte d'une luxuriante forêt de vieux pins et de chênes séculaires, coupée d'allées immenses dont les ombrages sont pleins de fraîcheur.

Les habitations, manoirs et villas admirables, d'une richesse et d'un confort inouïs, sont très espacées, séparées par de grands parcs qui font ressembler Wynberg non point tant à une ville qu'à un gigantesque jardin où il faisait très bon vivre.

Marchmont, pourtant, n'y vécut pas longtemps dans le calme de la fortune enfin conquise.

Il avait trop, comme Parker, usé sa vie à la chercher.

Il mourut dans les bras d'Henriette.

Mais, du moins, il se sentit mourir, lentement, et il eut le temps de penser à l'avenir de cette enfant qu'il laissait isolée dans le monde, aux prises avec tous les dangers et avec toutes les ambitions, et pas même âgée de dix-huit ans.

L'immense fortune d'Henriette devait attirer toutes les convoitises, et l'attrait séduisant de sa personne, sa beauté exceptionnelle, étaient autant de perils, puisqu'ils couvriraient d'une sorte de voile d'amour les tentatives qui seraient en réalité dirigées contre sa dot superbe.

Le vieux mineur avait pensé à cela avant de mourir.

Il avait cherché, autour de lui, à qui confier le sort de l'enfant.

Il n'avait trouvé que Kérandal.

Il le fit venir, lui conta ses peines et ses angoisses.

— Veillez sur elle quand je ne serai plus, dit-il, veillez sur elle comme si vous étiez son père et administrez sa fortune comme cette fortune vous appartenait. Dirigez son cœur et faites qu'elle soit aimée vraiment de celui qu'elle aimera. Je vais prendre, avant de mourir, toutes les mesures nécessaires pour vous remettre entre les mains, après ma mort, la tutelle de ma fille; lorsque cette tutelle cessera légalement, ne vous considérez pas